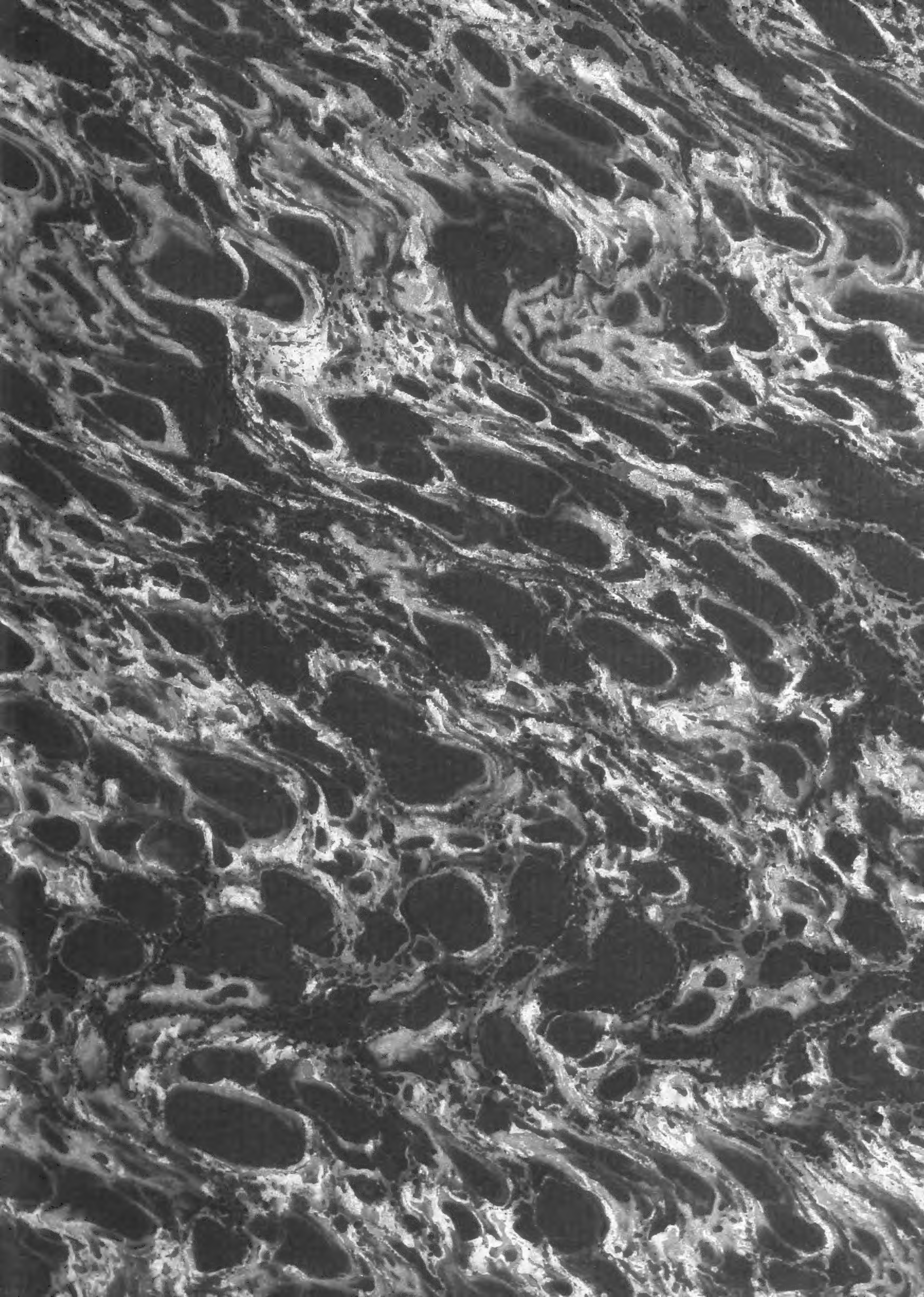


DISSERTATION

SUR LES AVANTAGES

Qu'a la méthode simple ou hippocratique, sur la polypharmacie, dans le traitement des maladies ;

AVEC

Des considérations pratiques, qui justifient le choix de la simplicité dans l'exercice de la Médecine ;

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'ACADÉMIE DE TURIN,

le 16 novembre 1810, à 3 h. de relevée

PAR FRANÇOIS - XAVIER MOUNIER,

NATIF DE ROBION DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE

Docteur en chirurgie de l'Université de Bologne, et Chirurgien-major du 23.e régiment d'Infanterie légère ;

POUR OBTENIR

LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

TURIN,

DE L'IMPRIMERIE DE VINCENT BIANCO

au palais de l'Académie.

On n'obtient de succès en médecine qu'en raison inverse de la multiplicité des remèdes qu'on prescrit ; les médicamens les plus efficaces ne sont absolument rien, sans la méthode de les appliquer. Le génie, dans plusieurs circonstances, doit suppléer à tout.

V. Avant-propos du formulaire des hôpitaux militaires de l'Empire, 1806, présenté au Gouvernement par M.rs les Inspecteurs généraux du service de santé des Armées.

A Monsieur

Joseph-Victoire Delcambre

Baron de Champ-Verd, Membre de la Légion d'honneur et Colonel du 23.e Régiment d'Infanterie Légère.

Monsieur le Baron,

S'il est honorable pour moi d'avoir obtenu que cette dissertation parût sous vos auspices, il n'est pas moins flatteur d'espérer qu'elle sera regardée par le Public comme un gage certain des sentimens de reconnaissance que m'inspirent vos bontés, de l'émulation qu'excitent votre exemple et vos talens, du respect qu'impriment à tous les membres de votre nombreuse famille les rares vertus qui vous caractérisent.

Puissiez-vous, Monsieur le Baron, voir dans cet effort de mon zèle pour l'avancement de l'art salutaire, une fai-

ble preuve de mon empressement à seconder votre sollicitude pour la santé des braves que vous commandez si dignement, ainsi que de la haute estime avec laquelle je suis

Monsieur le Baron,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur

Mounier.

AVANT-PROPOS.

C'est à l'armée que l'homme de l'art trouve un champ vaste où il peut recueillir d'abondantes moissons, lorsqu'il est doué de ce tact et du génie médical dont parle le savant Zimmermann, et qu'il est pénétré d'une saine philosophie et de connaissances justes qui lui fassent écarter tous ces vains systêmes, en renfermant sa pratique dans un choix de remèdes simples, et pris, autant que possible, dans la classe des indigènes, pour qu'avec le temps, d'après une masse de faits et d'expériences, il puisse enfin nous affranchir, sous ce rapport, du joug de l'étranger.

En effet, où trouver des hommes qui soient plus susceptibles de contracter des maladies que le soldat ? Il doit par état essuyer toute sorte de fatigues ; être exposé aux variations de la température ; supporter souvent des privations de tout genre ; habiter parfois des climats opposés à ceux qui l'ont vu naître etc.

Que de philosophie, que de connaissances ne faut-il pas à un médecin d'armée pour combattre victorieusement tant de causes, qui toutes concourent, à l'envi, à rendre le soldat malade ! Ah, de combien de sujets de méditation n'est-il pas frappé chaque jour, en suivant avec attention les effets des fatigues multipliées qu'éprouve le soldat en campagne !

On doit donc avoir égard à toutes ces considérations, lorsqu'on

a à traiter ces braves: il faut en outre que l'officier de santé militaire sache apprécier la latitude sous laquelle il se trouve, et connaître la topographie des pays qu'il parcourt et qu'il habite, sous le double rapport, et de la médecine et de l'histoire naturelle; avoir toujours présens à l'esprit les préceptes que nous a tracés l'immortel HIPPOCRATE dans son savant traîté des *airs*, des *eaux* et des *lieux*; connaître particulièrement la nature des maladies régnantes dans chaque constitution médicale, et observer d'une manière exacte celles qui règnent communément dans les lieux, où l'on se trouve; considérer enfin, qu'on est parfois surchargé de malades, n'ayant que très-peu de moyens pour pouvoir les soigner: cette dernière circonstance a lieu principalement, dans les places assiégées, dans les armées hors d'Europe, dans les voyages de longs cours, etc. etc.

C'est donc de l'ensemble de ces connaissances, qu'il naîtra une lumière pure et propre à éclairer le médecin militaire; ce sont ces circonstances qui l'habituent et l'obligent même à être simple dans ses prescriptions; car, le besoin lui fait souvent reconnaître des résultats heureux, des moyens simples qu'il n'aurait jamais été à même d'apprécier, sans le concours des circonstances difficiles où il s'est trouvé. C'est ainsi que le père de la chirurgie Française, chirurgien de cinq Rois de France, AMBROISE PARÉ, simplifia le pansement des plaies d'armes à feu. Ayant manqué au siège de Turin, d'huile de *sureau* bouillante, de laquelle il se servait ordinairement, il reconnut le lendemain, en visitant ses blessés, combien le digestif simple dont il s'était servi la veille pour remplacer l'huile bouillante, était préférable à la méthode barbare et cruelle de cautériser. Aussi dans la suite ne mit-il plus en usage que

cette methode simple dans le pansement des plaies d'arquebuses (1).

Monsieur le Baron DESGENETTES, inspecteur-général du service de santé, Professeur à l'école de médecine, étant médecin en chef de l'armée d'Égypte, retira des avantages marqués de l'usage de l'eau bouillante dans les hôpitaux de cette armée, où la poudre cantharide manquait entièrement: et au moyen de ce simple secours, la médecine ne fut point privée des avantages précieux qu'elle retire de ce *coléoptère*, vulgairement connu sous le nom de *cantharides*, lorsqu'il est appliqué à-propos.

C'est à la chimie moderne, que nous devons la préparation d'une eau de chaux, ou d'une légère solution de sulfate de fer, pour le traitement des affections putrides des gencives, maladies locales et très-communes dans le militaire.

D'après ces considérations, le médecin militaire doit mettre en usage tout ce qu'il trouve sous sa main, d'après un choix raisonné, et fondé sur l'analyse des trois règnes de la nature.

On voit par-là, que l'homme de l'art qui se destine à parcourir la carrière militaire, doit être doué d'un esprit juste, sage et philosophique, pour pouvoir apprécier de sang froid la tâche pénible que ses devoirs lui imposent, et faire le sacrifice même de sa vie, chaque fois que l'humanité, ses devoirs et l'honneur l'exigent. C'est ce qu'on a été à même de voir de nos jours, depuis près de vingt ans que nous sommes en guerre, et particulièrement dans les fièvres adynamiques et ataxiques de l'armée des Pyrénées orientales en 1793 et 1794; dans l'épidémie de Gênes et de Nice en l'an 8, occasionnée par

(1) *Voyez ses oeuvres, apologie et voyages.*

l'encombrement des troupes des armées d'Italie et de Naples ; ayant souffert les plus grandes fatigues et les plus grandes privations ; dans les maladies pestilentielles de l'armée d'Egypte ; dans la fièvre jaune de S.t Domingue en l'an 10 ; et enfin dans les fièvres endémiques de certaines contrées d'Italie, des Espagnes etc.

C'est donc dans les hôpitaux militaires d'une armée, ou à la tête du service de santé d'un régiment, qu'on reconnaît combien une méthode simple est préférable à la poly-pharmacie : aussi y fait-on usage de la plus grande *simplicité* dans le traitement des maladies. C'est-là qu'on met en pratique et qu'on apprécie cette maxime généralement reçue en médecine, « que » ce n'est point par le grand nombre de remèdes qu'on guérit » les maladies, mais bien par le choix et la juste application » qu'on en fait ».

C'est-là qu'une observation exacte sur l'action des remèdes, et sur l'effet qu'on retire de l'usage de certaines substances, n'aurait jamais pu être appréciée sans le concours de ces circonstances réunies, et donner à cette méthode de traitement des avantages marqués ; tandis que la poly-pharmacie nuit non seulement aux progrès de la science, mais elle l'expose encore à la critique la plus amère de toutes les personnes instruites, et est en opposition avec les méthodes analytiques ; car elle se compose souvent de breuvages si disparates et si dégoutans, qu'on voit souvent survenir de nouveaux maux par suite de son usage.

Les révolutions successives qui se sont opérées de nos jours dans les sciences physico-chimiques, n'ont pas peu contribué à éclairer l'art de guérir, tant sur la nature des corps, que sur leur action dans l'économie animale.

Je diviserai donc cette dissertation en trois parties : j'exposerai dans la première les avantages d'une méthode simple dans le traitement des maladies : je ferai connaître dans la deuxième les inconvéniens qu'a, dans la pratique de la médecine, la poly-pharmacie : et dans la troisième, enfin, je ferai part de quelques vues pratiques qui concourent à prouver les avantages de la simplicité pour la guérison des maladies.

PREMIÈRE PARTIE.

Des avantages d'une méthode simple dans le traitement des maladies.

La méthode de traiter les maladies avec peu de remèdes, mais choisis, est connue sous le nom de *simple* ; et ceux des Docteurs qui la suivent dans leur pratique, s'appellent par conséquent médecins simples ou hippocratiques.

De tous les temps les praticiens d'un mérite distingué se sont servis de très-peu de remèdes dans leur méthode de traitement, et souvent ils ont guéri des malades sans leur donner aucune espèce de médicamens.

HIPPOCRATE donna beaucoup de préceptes, et prescrivit très-peu de remèdes, parce que peut-être il en avait déjà connu, même de son temps, les fausses vertus ; et avait beaucoup mieux approfondi que nos modernes philosophes, le mécanisme de l'économie animale.

Ce n'est pas sans raison, qu'ASCLÉPIADE résolut d'abandonner l'usage des remèdes, et de tourner ses vues, dans le traitement des maladies, vers la seule étude et le choix des alimens et des boissons : car, les drogues médicinales, outre qu'elles

sont presque toutes désagréables et dégoutantes, soulèvent l'estomac, et, ce qui est pis encore, détournent une portion des forces de la nature et de ses salutaires opérations, sans être propres à réparer les pertes auxquelles le corps est naturellement assujetti dans l'état de maladie.

Il serait à désirer que les médecins poly-pharmaques lussent avec attention *la tolérance philosophique des maladies* du docteur JOSEPH PASTA de Bergame, pour connaître l'importance de la simplicité dans la manière de traiter les maladies, et les dangers auxquels sont exposés ceux qui se servent d'une pratique agissante. Malgré cela, la trop grande violence du mal, jointe à la faiblesse des forces naturelles, oblige quelquefois les médecins judicieux à recourir aux secours de l'art, et en pareil cas, même le médecin simple devient actif par nécessité; mais dans sa manière d'agir, on s'apperçoit d'une certaine sagesse qui sera absolument étrangère au médecin farragineux. Le premier fera le choix des moyens les plus convenables pour arriver au but qu'il se propose, tandis que l'autre mettra en usage toute espèce de moyens applicables au cas en général: à l'un il suffira d'un seul et simple médicament pour tempérer la vigueur d'une maladie, et l'assujettir aux forces médicatrices de la nature; tandis que l'autre, au contraire, mettra sens-dessus-dessous toute une pharmacie pour vaincre le mal même, et joindra ensemble un plus grand nombre de drogues, dans l'espérance de remplir plus heureusement son intention. Celui-ci adaptera l'espèce, la dose, et la forme du remède à la différence du mal, dans un tel état, avec telle complication, et dans tel individu; tandis que l'autre aura déjà donné sa confiance au médicament jugé le plus actif pour guérir cette telle maladie, sans avoir beaucoup

ou peu considéré les diverses circonstances qui l'entourent.

Il est incroyable combien un tel défaut de tact pratique est dangereux pour l'humanité ; et le médecin qui ne l'apporte point dans le choix et l'application des médicamens, est plus pernicieux aux hommes que les maladies mêmes.

Si, dans la nouvelle doctrine médicale de BROWN, on connaissait la *juste application des stimulans*, un si grand nombre de médecins qui ont cherché à la combattre, se trouveraient forcés de l'embrasser. Je crois que le talent de choisir et d'appliquer les divers remèdes aux différens cas de maladie, est précisément ce génie heureux, duquel parle ZIMMERMANN, et le signe positif et sûr pour distinguer le vrai du faux médecin.

Je reviens à mon sujet, et je dis que celui-là seul est digne d'être appelé médecin simple, qui, dans sa manière de traiter, se sert de peu de remèdes, mais choisis; c'est même de-là qu'est venu en médecine le proverbe familier, *paucis remediis utatur medicus, iisque selectis* (1). Mais le peu que j'ai dit jusqu'à présent ne suffit pas pour avoir une idée complette du médecin simple ou hippocratique: il est donc important d'ajouter plusieurs autres observations pour en connaître plus parfaitement les vrais caractères.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX.

Premier caractère. Le médecin hippocratique, par exemple, persuadé d'avance de n'être lui-même que le ministre de la

---

(1) *V. préceptes de* ZACUTUS *Lusitanus.*

nature seulement, ne s'avisera jamais de rien ordonner, sans qu'au préalable elle ne lui montre quelques indications; par conséquent il s'abstiendra de prescrire des remèdes, dans quelque cas que ce puisse être, s'il n'y decouvre point les indications voulues.

Deuxième caractère. Le médecin hippocratique, connaissant que les secours de la Médecine n'ont d'autre but que d'aider les forces naturelles, lorsqu'elles ne sont point suffisantes d'elles-mêmes pour detruire la maladie, se contentera d'être simple observateur dans tous les maux benins et légers, et en abandonnera entièrement la guérison aux seules forces médicatrices et au régime.

Troisième caractère. Le médecin hippocratique, sachant que les médicamens plus actifs sont toujours dégoutans, et peu analogues à la nature humaine, recourra constamment, en cas de besoin, aux remèdes légers et d'une vertu reconnue par l'expérience; et alors seulement il fera usage d'un remède puissant, quand il saura positivement que celui-ci agit, en détruisant directement la cause du mal.

Quatrième caractère. Le médecin hippocratique enfin, étranger aux systêmes et aux fausses idoles de l'opinion, auxquelles la plupart des médecins, comme tous les autres hommes, sont toujours sujets, fondera sa pratique sur des préceptes avérés et reconnus par l'expérience, et tirera ses indications, non des opinions vagues et passagères des Auteurs, mais des règles fixes, sûres et communément reçues en médecine.

Examen du premier caractère.

Il y a un grand nombre de cas, où il est de la prudence des hommes de l'art, de s'abstenir de la prescription des re-

mèdes, étant souvent plus utile aux malades d'être traités par la médecine expectante: 1.° parcequ'il peut arriver qu'on ne connaisse point assez la maladie, et dans un tel cas ce serait une erreur de l'art, que d'entreprendre de la guérir. BOERHAAVE lui-même avait pour habitude de n'ordonner aucun remède dans les premières visites qu'il faisait à ses malades, parcequ'il était persuadé qu'à cette époque on aurait pu souvent se tromper sur le diagnostic de la maladie; 2.° parceque, quoi qu'on ait une juste connaissance du mal, le remède convenable pourrait être inconnu; en pareil cas se serait un imprudence que d'avoir recours aux drogues médicinales; il serait également imprudent de hasarder l'action d'un remède: car tenter la vertu d'un médicament incertain c'est une chose dangereuse; et si CELSE, le cicéron de la médecine, a dit que, *melius est anceps*, *quam nullum experiri remedium*, c'est qu'il n'entend parler que de ces maladies seulement, où il est plus prudent de tenter le sort d'un remède incertain, que d'attendre oisivement une mort certaine; 3.° enfin il ne convient jamais de mettre en usage une médecine active, dans tous les cas, où les forces du malade sont supérieures ou égales au moins, à celles de la maladie; parceque les médicamens, dans cette circonstance, ne peuvent servir à autre chose qu'à faire douter des forces de de la nature, et à la rendre insuffisante à surmonter la force du mal: *bonum interdum est medicamentum nullum adhibere medicamentum*, a dit le vieillard de Cos (1); et le Dictateur FABIUS disait à MINUTIUS, au rapport de LIVIUS (2), *medicos plus interdum quiete*, *quam movendo*, *atque agen-*

(1) *V. oeuvres d'*HIPP., *lib.* de articulis.

(2) *V. lib.* 28, *cap.* 18.

do proficere. Donc puisque le médecin instruit ne doit mettre en usage la médecine agissante, que quand il rencontre des indications justes, à quoi pensent les praticiens, lorsqu'ils présument qu'on ne peut donner le quinquina dans les fièvres périodiques, ou le mercure dans la vérole, sans qu'au préalable l'on ait saigné et purgé? Je conviens que la surabondance du sang et la saburre des premières voies sont des obstacles à l'action du quinquina et des préparations mercurielles: mais employer la saignée et les évacuans sans signes de pléthore et de saburre, c'est supposer pour réel ce qui n'existe pas, et c'est vouloir donner à la nature ce qu'elle ne demande pas, et que souvent elle refuse et abhorre même, comme un ennemi qui tend à affaiblir ses forces pour l'assujettir.

Que dirons-nous ensuite de la méthode de ceux qui, agissant en sens contraire, soutiennent que, dans aucun cas et pour aucune raison, il ne peut être permis de saigner et d'évacuer dans les fièvres où convient le quina? Je pense que le docteur JOSEPH PASTA a tort de défendre la saignée et les évacuans dans toutes les fièvres intermittentes, jugeant que le quina est le remède propre pour les guérir radicalement, de même que tous les symptômes qui les accompagnent; quoique ceux qui indiquent la *saignée* et la *purgation* dans les fièvres périodiques, soient souvent le produit de la fièvre même, comme l'a dit sagement BURSERIUS. Il n'est pas moins vrai, que des milliers d'observations faites dans tous les tems et dans tous les lieux, ont démontré jusqu'à la dernière évidence qu'on peut guérir des fièvres périodiques, avec une simple saignée, souvent avec une purgation, et plus souvent encore, avec un seul vomitif: une pratique de près de dix-huit

ans dans le service des armées, m'offre des exemples sans nombre, où un seul vomitif a fait disparaître des fièvres qui, au premier aspect, paraissaient avoir le caractère insidieux même; tandis que l'appareil de tous les symptômes n'étaient que l'effet de l'embarras gastrique.

Il paraît que sur ce point de doctrine se soit également trompé le NEWTON de la médecine, BROWN, et que les fièvres intermittentes n'étant point toujours dans la classe des maladies asthéniques, comme ce grand maître le prétend, elles puissent admettre quelquefois et la saignée et l'émétique, et les purgations, selon les indications variées qui se présentent.

Un des auteurs qui, dans la présente question, a touché, comme on dit communément, la chose au doigt, est le grand praticien JEAN-PIERRE FRANCK, un des nouveaux pères de l'art médical. Sa belle division expérimentale des fièvres en nerveuses, gastriques et inflammatoires, nous fait connaître que leur guérison peut souvent s'opérer, sans permettre *ni médecines*, *ni saignées*, mais seulement des *toniques* bien administrés; et que d'autres fois on ne peut l'obtenir facilement, sans qu'au préalable, on ait saigné, purgé ou vidé l'estomac au moyen d'un vomitif (1). Il convient de conclûre que comme il n'est point nécessaire de prescrire des remèdes sans qu'ils soient indiqués; ce serait également commettre une erreur grossière de s'en abstenir, dès que la nature des maladies les demande par suite d'évidente indication.

---

(1) *Voy. son traité de curandis hominum morbis.*

Examen du deuxième caractère.

Nous disons que le médecin simple ne doit recourir aux secours de l'art dans aucune maladie légère et bénigne, facile enfin à être surmontée par les forces du malade. Une expérience des plus suivies confirme qu'ordonner des remèdes dans des maladies légères et bénignes, c'est s'exposer à retarder une guérison sûre. Aussi l'Hippocrate Romain, GALIEN, était-il bien convaincu de cette vérité, lorsqu'il écrivit, *medicamentis uti, nisi in vehementibus malis, supervacaneum est.* Les praticiens même de la clinique agissante, savent que la médecine comme tous les arts née du besoin, ne peut réellement être mise en exercice, si toutefois elle n'est requise par le besoin même qui la fit naître. Nous savons que les citoyens illustres qui l'inventèrent et qui l'élevèrent à un haut degré d'éminence et de gloire, en l'exerçant avec cette noble candeur philosophique qui seule lui convient, furent tous zélés partisans de la doctrine de la simplicité; et qu'alors seulement elle tomba dans l'avilissement et la dérision, quand l'humanité souffrante fut obligée de la recevoir des empyriques.

Nous savons enfin que le règne de *l'imposture* est terminé, et que nous sommes arrivés à une epoque, où la médecine est eclairée, tant par le flambeau d'une expérience analytique et raisonnée, que d'une saine philosophie; et je crois que nous touchons à cet heureux moment, où les souhaits du vénérable vieillard de Cos seront réalisés, en faisant entrer, comme il dit, *la philosophie dans la médecine* et la médecine dans la *philosophie.*

Examen du troisième caractère.

Nous avons dit que le médecin simple doit se servir constammens, en cas de besoin, de médicamens innocens et de vertu confirmée par l'expérience, plutôt que de remèdes trop actifs et souvent même incertains. Selon VALLESIO, un des meilleurs commentateurs d'HIPPOCRATE, *il n'y a aucun secours médical, quelqu'utile qu'on le veuille, qui n'offense, en quelque manière, les facultés du corps* (1); *et le savant* BAGLIVI (2) *dit egalement : quanto plures remediorum usus necat, quam tota vis impetus morbi.* D'après ces maximes, de combien d'attention ne faudra-t-il pas user en prescrivant des médicamens énergiques et vigoureux? Et quand est-ce que tous les médecins auront constamment gravé dans leur esprit, ce salutaire précepte d'un savant clinique Romain; *medicus plus utatur remediis diaeteticis, lenioribus, et simplicibus, quam pharmaceuticis, activioribus, compositisque etc.* (3)?

Examen du 4.e et dernier caractère.

Enfin le médecin simple doit être entièrement exempt de toutes hypothèses et ne point tenir à certaines idôles de l'opinion. Il n'est cependant que trop vrai, qu'il n'y a rien de si pernicieux pour le genre humain, que les fausses opinions des médecins; on serait glacé d'effroi, s'il était possible de lire les immenses catalogues de ces infortunés qui s'étant confiés à

(1) *V. method. medend. lib.* 4.

(2) *V. oper. omnia pag.* 34.

(3) *V.* BAGLIV. *oper. citat.*

des médecins même instruits et avancés en âge, ont été victimes de leurs fausses opinions; oh sectateurs de GALIEN ! oh chimistes (1)! oh mécaniciens! oh animistes! Venez et confessez, si vous avez la moindre sincérité; combien de vivans, confiés à vos soins, n'avez-vous pas exposés à vos fausses doctrines? Et combien n'a-t-on pas à déplorer les erreurs (comme dit le professeur CABANIS (2)), sur lesquelles les praticiens n'ouvrent souvent les yeux qu'après qu'elles ont fait périr un grand nombre de victimes! On a coutume d'appeller systématiques les jeunes médecins remplis de talens, qui lisant les auteurs du jour profitent de leurs découvertes, et suivent les traces de ces mêmes auteurs en traitant les maladies : ceci n'est qu'un moyen inventé par les empyriques, afin de faire perdre la confiance que certains jeunes docteurs remplis de sagacité et instruits pourraient peut-être mériter des malades.

Je suis loin de nier que cette insatiable curiosité de vouloir tout savoir et tout connaître pour mettre à l'épreuve toutes les nouveautés de la médecine, ne doive être également condamnée: mais il est encore plus digne de mépris cet acharnement de certains méthodiciens qui se croiraient coupables d'horribles schismes, s'ils devaient rétrogarder dans la plus petite chose, de leurs vieilles habitudes. La première de ces maximes est une frénésie qui mérite d'être contenue; et l'autre un entêtement orgueilleux digne de correction.

Outre la tolérance des savans cliniques que nous avons dit être fondée sur la vraie simplicité de traiter, il y en a encore deux autres espèces, qu'il est nécessaire de bien distinguer pour ne pas les confondre avec la première; l'une des ces deux

---

(1) *V. CABANIS révol., et réf. de la médecine. pag.* 385.

(1) *Ouvrage cité p.* 249.

tolérances nait de l'ignorance, et l'autre du scepticisme; mais le médecin simple tolère pour attendre les besoins de la nature, l'ignorant tolère par ce qu'il ne connaît nullement ce qu'il doit faire : le sceptique enfin tolère également, parce qu'il n'a aucune confiance dans ses opérations. Quoique les médecins tolérans par ignorance soient moins dangereux que les empyriques qui exercent une pratique farragineuse, il est impossible cependant de calculer combien la médecine est dangereuse à l'humanité lorsqu'elle est confiée à une semblable classe d'hommes. Car, laisser mourir un seul individu, la médecine connaissant pour cette maladie un certain remède, sans en faire usage, c'est le même délit que de lui avoir ôté la vie avec une drogue empyriquement administrée; l'ignorance dans ce cas est coupable d'homicide, parce qu'elle était susceptible d'être vaincue par le grand nombre des moyens qu'on trouve pour s'éclairer. L'étude, dans la science de la médecine, devient un devoir des plus sacrés.

Pernicieuse et dangereuse est également la tolérance de ces docteurs qui croyent la médecine entièrement incertaine et trompeuse, qui négligent d'opérer dans les cas pressans, et laissent périr leurs malades pour n'avoir aucune confiance aux médicamens. Cette grande erreur coûte peut-être des milliers d'hommes au corps social. Quoique la médecine soit circonscrite de sa nature, vu les difficultés qu'il y a de pouvoir réconnaître les *causes formelles des maladies*, on ne peut cependant pas douter de son grand pouvoir dans certaines maladies, qui sans son secours entraîneraient les mortels à une fin prématurée. Les violentes inflammations, les fièvres pernicieuses, les dérangemens occasionnés par le virus vénérien, les douleurs les plus aigues, la malignité de la petite vérole confluente, et autres maux de semblable nature, ne sont-ils

pas vaincus et enchaînés par le pouvoir de l'art médical; tels que les secours de la saignée, de l'écorce du Pérou, du mercure préparé, de l'opium, de l'inoculation, spécialement celle d'aujourd'hui au moyen de la vaccine? mais dans ces maux mêmes appelés incurables, la médecine n'est pas sans utilité; car, quoiqu'on ne puisse pas les guérir radicalement, cependant le soulagement que dans ces cas désespérés elle sait apporter aux malades au moyen d'une cure *palliative*, *prophilactique et calmante*, est incalculable.

Il en est du doute en médecine, comme en philosophie, une prudente retenue ou un pyrrhonisme raisonnable accompagne toujours le philosophe sensé et judicieux: mais vouloir douter des connaissances les plus sûres et les mieux démontrées, c'est la passion d'un philosophe qui délire, et d'un savant qui n'en porte que le nom. D'où il suit qu'un médecin philosophe aura constamment *un doute réservé*, et un prudent *scepticisme*, qui le porteront non seulement à refuser, mais encore à admettre, lorsqu'il opère; et il ne les étendra jamais à un point tel, de n'avoir pas même de confiance dans cette petite quantité de remèdes, lesquels par leurs vertus avérées, ont soutenu l'épreuve de plusieurs milliers d'expériences.

J'ai décrit jusqu'à présent les caractères, qui font connaître le médecin simple ou hippocratique; les principaux points de la simplicité; ainsi que les vices qu'on peut trouver en elle-même: il nous reste à discourir sur les médecins farragineux et la polypharmacie.

DEUXIÈME PARTIE.

Des inconvéniens qu'a dans la pratique de la médecine la polypharmacie.

Le mot *polypharmacie* est composé, comme on voit, de deux termes grecs, *poly* et *pharmacon* : l'un signifie *plusieurs*, et l'autre *médicament*, de manière que selon l'éthimologie de son nom, la polypharmacie peut être définie *la méthode de traiter avec beaucoup de remèdes.*

Les médecins qui guérissent les maladies avec cette méthode, s'appellent *farragineux* ou *polypharmaques.*

Les professeurs les plus distingués, qui depuis l'origine de l'art salutaire ont paru dans le monde, et qui ont exercé une pratique heureuse, ont été ennemis de la polypharmacie, HIPPOCRATE en Grèce, GALIEN en Italie, SYDHENAM en Angleterre, et BOERHAAVE en Hollande, tous ont condamné la multiplicité des remèdes dans le traitement des maladies; et tous l'ont considérée comme un vrai poison de la société. Qu'on entende, sur un tel sujet, ce qu'avait coutume de dire à ses disciples un grand professeur de l'Université de Rome, le savant BAGLIVI : *Tyrones mei, quam paucis remediis curantur morbi ! quam plures et vita tollet remediorum farrago ! norunt id viri celebres* HARRIS *Londini*, HECTONUS *in Belgio;* MANGETUS, CHENAUD *apud Helvetios;* SERROCHIUS *in Augusto; et amicissimus clarissimusque* LANZONUS (1). Il est impossible de pouvoir trouver des expressions suffisantes pour faire connaître entièrement le danger qu'entraîne une pra-

(1) *V. opera cit.*

tique agissante et nuisible à l'humanité crédule et souffrante.

Laissons donc parler l'expérience, puisqu'elle peut nous faire connaître par l'histoire, que les temps les plus malheureux de la médecine ont été ceux spécialement où la polypharmacie a dominé par ses principes, dans les chaires et autres enseignemens publics, et a été adoptée pour la pratique des hôpitaux; oui, l'histoire nous fera connaître comment l'art salutaire, cultivé par les Grecs, fut bientôt parvenu, même dès l'enfance de l'âge, à des progrès admirables, arrivant à ce degré de perfection, au-dessus duquel il n'a guères été possible jusqu'à présent aux mortels de pouvoir l'avancer.

Sa misérable condition prit naissance chez les *systématiques*, et les *empyriques*; ensuite auprès des médecins Arabes, et enfin sous les *alchimistes*; ceux-ci pour l'avoir dépouillée de son habit naturel, je veux dire de la candeur et de la prudente simplicité qu'elle reçut du divin HIPPOCRATE; et que si elle s'est vue renaître, en premier lieu, sous les CELSES et les GALIENS, les ARETÉES et les EGINETTES, ensuite sous les MERCURIALIS et les MARTIALS, les DURETS et les HOLLERS, les SYDENHAM et les BOERHAAVE, les BAGLIVI et les STAHAL; enfin sous les BARTHEZ et les CABANIS: cela a été dû spécialement aux heureux efforts, avec lesquels ces dignes sectateurs d'HIPPOCRATE revendiquèrent à l'empyrisme et à l'alchimie, la chaste et innocente simplicité grecque, la doctrine pure de leur divin maître. Le temps est fini où les charlatans étaient confondus avec les médecins, les rationels avec les empyriques, les philosophes avec les imposteurs, et les observateurs exacts et attentifs de la nature avec ces parleurs licencieux qui s'abandonnent à la séduction des systêmes, et à la pompeuse vanité de quelque faux spécifique. Donc, autant par l'autorité des

plus grands maîtres de l'art, que par l'histoire même, il paraît évident que la polypharmacie a été dans tous les temps *malfaisante*, *pernicieuse* et *condamnable*; et elle le sera constamment par deux raisons solides et bien fondées, lesquelles sont le manque de remèdes *sûrs* et *actifs*, et la *difficulté de les appliquer.*

C'est une chose surprenante, que depuis plus de vingt-deux siècles qu'on exerce la médecine, la liste des remèdes certains et suffisans pour détruire les maux qui affligent l'humanité, soit si peu avancée; c'est en vain que les chimistes ont sué dans leur laboratoire pour découvrir les principes et l'intime qualité des corps, et de-là les nouveaux médicamens; c'est encore en vain, que les alchimistes ont prôné leur admirable spécifique; inutilement les charlatans célèbrent les miraculeuses vertus de leur secret; tout n'est qu'imposture en face d'un médecin judicieux et instruit; toutes ces choses ne sont que des puérilités et des tromperies qui ne peuvent soutenir l'examen du temps, et qui cèdent aux épreuves de la vraie expérience. Mais on dira, il y a en médecine plusieurs remèdes considérés comme spécifiques; c'est vrai: et si on a certains excellens correctifs des fièvres *périodiques*, du *mal vénérien*, des *convulsions*, de la *petite vérole* et de la dyssenterie dans certains cas, soit dit en hommage de la vérité, on les doit plutôt à l'effet du hazard, qu'au fruit des fatigues et des recherches médicales.

Si le nombre des bons remèdes en médecine est si petit, avec quelle défiance et avec quelle prudence ne doit-on pas recourir à une pratique agissante dans la guérison des maladies? En outre, la difficulté qu'a le médecin clinique d'appliquer les divers médicamens aux divers cas qui se présentent, doit

également nous éloigner de la poly-pharmacie. On peut voir ce que j'ai dit à ce sujet dans la première partie. Ayant fait connaître les inconvéniens de la poly-pharmacie, il me reste à indiquer en quoi, dans la pratique, diffèrent entr'eux les médecins farragineux, ainsi que les caractères qui leur sont communs.

Je reconnaîtrai donc trois espèces de médecins poly-pharmaques qui dans la pratique excèdent en ordonnant; 1.° par ignorance; 2.° par imposture; 3.° par systême.

Premier genre. L'ignorant ayant appris empyriquement, dans quelque hôpital ou en suivant la pratique de quelque empyrique, une douzaine de recettes, et ayant par devers lui une certaine manière de faire et de dire, il lui paraîtrait un délit de lèze-médecine, si dans une grave maladie il n'avait épuisé toute sa matière médicale, en employant tous les *récipés* qu'il connaît pour la surmonter. Mais quel est le résultat de cette manière de traiter? On l'apprendra de ceux qui sont pénétrés des vrais principes de la science, et qui jouissant de quelque réputation, sont appellés pour réparer les dégats causés par le coupable artiste qui les a précédés. Et ce qui est pis encore, les polypharmaques ignorants, dans les maux peu graves ont coutume ordinairement de mettre en usage les remèdes les plus actifs et les plus puissans qu'ils connaissent, ne réflechissant nullement au travail que ceux-ci occasionnent aux forces de la nature. On peut donc dire avec raison que les médicamens héroïques dans les mains d'un poly-pharmaque ignorant sont comme une épée dans celle d'un furieux.

Deuxième genre. L'imposteur trop jaloux de son savoir et de sa gloire, croirait n'avoir rien mérité, et n'avoir été d'aucune utilité, si tous les degrés de mieux de ses malades,

si la guérison même n'arrivait point ensuite de l'administration de quelques drogues médicinales. Pour faire connaître combien cette manière de traiter est nécessaire, il ne laisse passer aucune visite sans ordonner, et sans prôner en présence du malade et des assistans les bons effets du remède prescrit.

En attendant, la nature aggravée du poids de toutes ces drogues et de la nature du mal, ou succombe aux deux forces ennemies, ou si par événement elle leur résiste et les surmonte enfin, le pauvre malade en est quitte pour une convalescence longue et pénible, sans compter les dépenses auxquelles ce genre de traitement l'a assujetti.

De cette classe de médecins entend sûrement parler l'élégant CELSE, quand il dit, *qu'ils pêchent autant de fois qu'ils font de visites à leurs malades.*

Troisième genre. Les systématiques enfin, enchantés de la fausse beauté de quelque théorie, ou fanatiques pour la vertu miraculeuse de quelque remède, ou violemment attachés à leur méthode habituelle de traiter tous les maux, voient constamment les mêmes indications qui les obligent toujours d'ordonner leurs remèdes favoris. Aussi voyons-nous ordinairement les partisans de SILVIUS avoir en main, ou les *alkali* ou les *acides*; les Botalistes, guérir tous les maux, avec la saignée; les alexipharmaques mettre en avant dans toutes les maladies, les élixirs, la thériaque, les teintures et autres remèdes échauffans. Présentement même des hommes de l'art croyent posséder le spécifique général pour guérir tous les maux du genre humain, ou d'avoir trouvé cette *panacée particulière*, dont s'occupent encore les cendres de l'enthousiaste PARACELSE.

Je ne pourrais éviter le reproche des partisans de la nouvelle doctrine Browniène, si je n'en faisais pas mention en traitant des systématiques qui, enchantés de la théorie de leur maître, prétendent guérir presque tous les maux au moyen de leurs stimulans tant diffusibles que permanens. Il serait cependant à désirer que quelque savant et une plume érudite s'occupât à concilier les principes de *l'antique médecine Grecque*, avec celle du nouvel auteur Anglais, et qu'il fit connaître spécialement à quelques partisans de ce dernier, que *tout doit se rapporter aux forces bienfaisantes de l'économie animale*; regardant les divers stimulans de Brown, comme de purs secours, prêtés de tems en tems à ces forces. Que dirai-je de la nouvelle doctrine des contre-stimulans qui commence à faire quelque bruit de nos jours dans quelque école d'Italie? Elle ne paraît pas mériter plus de confiance que les autres systêmes qui l'ont précédée. Les trois espèces de médecins polypharmaques que nous avons décrits, ont certains caractères communs entr'eux et diffèrent dans leurs genres, et comme ils servent très-bien à les faire connaître, il est raisonnable d'en faire mention. Ils sont au nombre de quatre: le premier se distingue dans le choix des médicamens; le deuxième, par la qualité des remèdes qu'il prescrit; le troisième, par la nature de ses ordonnances; et le quatrième enfin, par la manière d'administrer les remèdes.

Examen du premier caractère.

Le médecin polypharmaque persuadé que les remèdes les plus actifs sont également les plus utiles et les plus sûrs, de même que les plus propres pour obtenir la guérison, dé-

daignera de faire usage de ceux qui sont *innocens* et *légers*, et prescrira ce qu'il y a de plus *énergique* et *de plus puissant*; de-là ses ordonnances ne contiendront que *résines*, *extraits*, *élixirs*, *magistères*, *teintures* et *essences*, même dans certains cas, où l'usage des *six choses non naturelles* auraient pu suffire pour guérir, sans nausées ni dégoût, et d'une manière prompte et efficace.

Examen du deuxième caractère.

Par la quantité de médicamens qu'il prescrit, il est bien rare, comme nous l'avons observé plus haut, que le traitement fait par un tel polypharmaque, n'occasionne pas au pauvre malade une convalescence longue et pénible, ainsi que beaucoup de dépenses: car, jaloux de sa pompeuse ignorance, il craindrait d'encourir le mépris, s'il faisait une visite sans faire quelques prescriptions. A des polypharmaques d'un tel genre, il conviendrait de répéter souvent ces mots d'HOFFMANN, *remediorum farrago nunquam aegrotantibus profuit*; *imo saepe saepius proposito scopo contraria fuit* (1).

Examen du troisième caractère.

Par la nature de ses prescriptions, il a la croyance de pouvoir diriger chaque drogue de son *récipé* contre les symptômes respectifs du mal, faisant toujours pompe dans ses recettes d'un grand nombre de drogues, sans avoir égard à leur nature, lesquelles cependant par les décompositions et récompositions qui

(1) *V. oper. medic.*

s'opèrent entr'elles, rendent souvent les remèdes non seulement dégoutans et incertains, mais quelquefois même dangereux. Qu'on se rappelle à ce sujet ce que dit cet ancien écrivain; *qui longas remediorum formulas praescribit, aut dolo peccat, aut ignorantia.*

Examen du quatrième caractère.

Enfin on connaît le médecin polypharmaque, parcequ'il se persuade que toute l'opération de la guérison est due à la seule faculté des remèdes, ne comptant pour rien les prévoyantes forces de la nature: car, les médicamens n'ont aucun pouvoir sur elle, et quand elle a consumé ses forces, toutes les tentatives de l'art sont vaines, et inutiles; elle est le premier agent de toutes les guérisons, quoiqu'elle ne soit point instruite, ni par la raison, ni par l'expérience, ou enfin par aucune autre règle. Elle dirige spontanément les efforts salutaires pour enlever la cause du mal, et le mal même. Et c'est avec raison, que Baglivi a dit: *Medicus naturae minister, et interpres, quidquid mentitur, et faciat, nisi naturae obtemperet, naturam non imperat . . . et cum natura ad crisim naturae vergit, aut eam jam excitaverit, tum remediorum copia tanquam a peste cavendum* (1).

D'après le détail dans lequel je viens d'entrer, il est facile de voir combien la méthode simple, ou hippocratique, est préférable à la polypharmaque, ou farragineuse. Ce point de doctrine, quoiqu'assez éclarci et mis dans tout son jour, tant dans la première que dans la seconde partie de ce mémoire, recevra cependant le degré de certitude qu'on a droit d'en

(1) V. *Ouvrage cité.*

attendre, en considérant dans la troisième partie les moyens simples dont on peut se servir pour combattre efficacement les maladies auxquelles l'homme est assujetti, tant par la nature de son organisation, que par le nombre infini des causes physiques et morales, qui ne cessent de l'entourer.

TROISIÈME PARTIE.

Considérations pratiques médico-chirurgicales, qui concourent à prouver les avantages de la simplicité dans le traitement des maladies.

Des avantages du tartrite antimonié de potasse (émétique secondé de l'application du vésicatoire sur le point douloureux, dans le traitement des pleurésies séreuses, gastriques et bilieuses observées dans les hôpitaux militaires des armées.

Cette maladie règne à l'armée souvent épidémiquement, principalement en automne, sous les températures froides, pluvieuses et humides. Elle est compliquée ordinairement d'embarras gastrique et du foie. Elle prend pour-lors la dénomination de pleurésie *gastrique* et *bilieuse*. Les malades atteints de cette fausse phlegmasie, ont en général la *face* altérée et terreuse, les yeux abbattus; la conjonctive souvent jaunâtre; la langue chargée d'un limon saburral, prostration totale des forces, douleurs dans les articulations; le pouls est en général petit et serré, et quelquefois même inégal, mais susceptible de beaucoup de variations; ils éprouvent une oppression de poitrine, suivie de la douleur la plus aigue, qui les oblige même de s'incliner, en marchant du côté de la douleur. Dans

le lit, on les voit rester constamment couchés sur le côté douloureux, ne pouvant supporter d'autre position (1). Sans avoir égard à la nature de la complication; je commençais le traitement par un émétique, et de suite après son action, je faisais appliquer un large vésicatoire sur la partie douloureuse; il était rare que la maladie résistât à cette double méthode perturbatrice. On est quelquefois obligé de réitérer l'emplâtre épispastique et de faire usage de quelques purgatifs solutifs, ce qui a lieu selon l'exigence des cas.

Je mettais ensuite les malades à l'usage des préparations *kermétisées* (*oxide d'antimoine sulfuré rouge*) et *scillitiques*, ce qui suffisait en général pour terminer la maladie.

Par cette simple méthode de traitement, la médecine militaire a le double avantage, et de combattre victorieusement une de ces maladies, qui attaquent souvent des divisions entières, et de mettre sous peu de jours, des braves, dans le cas de reprendre leurs nobles devoirs.

Il est généralement reconnu que la saignée est pernicieuse dans cette maladie, comme dans la plupart de celles qui atteignent le soldat; car, d'après un mur examen, tout concourt à affaiblir ses forces radicales: et les circonstances sont bien rares où on puisse employer ce dernier secours, sans quelque danger, quoique souvent les maladies présentent un caractère inflammatoire. On se sert dans certains cas des saignées locales avec avantage.

Qu'il me soit permis de donner une analyse succinte des rapports que je fis dans le temps, aux officiers de santé des armées d'Italie et de Naples.

---

(1) *Dans les épanchemens de l'intérieur du crâne l'on observe le contraire, le malade étant toujours couché sur le côté opposé à l'épanchement.*

Dans l'hiver de l'an 6 étant chargé, en chef du service de santé de l'hôpital militaire de Peschiéra, j'eus lieu de mettre en pratique ce mode de traitement sur plus de 800 militaires, tant du 4.e régiment d'infanterie légère, que du 63.e de ligne, en garnison dans la place, et pays circonvoisins, (cette place étant devenue de première ligne par la paix de *Campo-formio*), tous atteins de pleurésies séreuses, gastriques, ou bilieuses. Cette maladie fut le résultat des longues marches sous une température froide humide et pluvieuse, et ensuite du casernement de ces troupes dans des quartiers manquant de portes et de fenêtres, et de lits convenables.

Dans le premier trimestre de l'an 1808 j'eus lieu de traiter en Calabre, plus de 500 militaires atteints d'une semblable maladie à l'hôpital militaire de *Seminara*, lors du siège du château de *Scilla*.

J'eus lieu d'observer qu'elle était généralement de nature *séreuse*, vu qu'elle était occasionnée par la suppression de la transpiration insensible; très-peu fûrent de nature gastrique ou bilieuse. L'émétique et les vésicatoires, appliqués souvent à plusieurs reprises, furent les principaux remèdes employés pour vaincre cette phlegmasie.

Des fièvres intermittentes irrégulières et double-tierces dites vulgairement chaudes, *observées en Calabre ou dans la Grèce, pendant l'été de* 1807, *réduites à leurs périodes* réguliers et ordinaires *par l'usage de la* poudre antimoniale *du docteur* JAMES.

Cette partie du Royaume de Naples, par le nombre des torrens et des rivières qui découlent des montagnes, arrosent les plaines, et les inondent ordinairement, ce qui joint

à la nature des lieux, constitue beaucoup de marécages, est très-insalubre. Aussi y règne-t-il, chaque année, vers la fin de juin jusqu'aux pluies d'automne une fièvre périodique plus ou moins meurtrière, en raison des points qu'on habite : mais celle que le Régiment a essuyée est presque de la nature de celle dont parle l'élégant ZIMMERMAN (1) lors qu'il dit « qu'une fièvre maligne ravagea » un bourg du canton d'Underwald, voisin d'un marais, et fit » périr les malades au second accès ».

Dans le même chapitre il allégue plusieurs autres observations qui sont absolument conformes à cette dernière.

Destiné à occuper cette partie de la Calabre *Ultérieure*, connue sous le nom d'arrondissement de *Palmi* (2), l'hôpital régimentaire était établi à *Seminara*, résidence de l'état major du régiment. Cette petite ville (3) est située sur le penchant d'une colline entourée d'une forêt d'oliviers ; elle est réduite à une très-petite population à cause du grand nombre des malades qu'il y a dans l'été et l'automne, par l'effet d'un air mal sain qu'on y respire ; elle est éloignée de 28 milles de *Monteleone*, (à peu près neuf lieues, et demi) capitale de la province, et la seule ville où il y eût des établissemens hospitaliers. Des dispositions militaires mirent le régiment dans le cas d'être exposé à l'influence du miasme marécageux, et d'éprouver par-là, la fièvre endémique des Calabres. Elle

---

(1) *V. le deuxième tome de l'expérience en médecine, traduct. française.*

(2) *Petite ville située sur le bord de la Méditerranée.*

(3) *Seminara est célèbre par la bataille, où* D'AUBIGNI *défit les Espagnols en 1495, et par celle de 1503, où ce même* D'AUBIGNI *fut défait.*

est caractérisée en général, par une chaleur intense; elle n'est précédée d'aucun frisson, ni suivie d'aucune sueur; elle est vulgairement appelée, par les habitans du pays, *Febbre calda*; les fonctions du foie sont presque toujours altérées dans cette maladie, et le malade éprouve ordinairement une douleur sourde à l'hypochondre droit; on y remarque même un empâtement plus ou moins grand, en raison de la gravité de la maladie. Aussi la bile est-elle un symptôme dominant dans cette fièvre des marais.

Elle est occasionnée par le desséchement de la plaine de *Rosarno* (1), remplie de marécages, dont les eaux se mêlent à celles de la Méditerranée: les habitans aisés ont coutume d'émigrer, depuis juillet jusqu'à la fin de septembre.

Quoiqu'on eût établi le régiment sur une hauteur dite *la Corona* (2), lieu élevé, où on respire un air pur, et sur le bord de la mer; cela n'empêcha pas le développement de la maladie, vu le grand nombre de détachemens qui étaient obligés de parcourir la plaine pour réprimer le brigandage; et malgré les mesures prophylactiques (3) que j'avais recommandées pour les marches, ou pour les séjours dans les lieux infectés; les malades n'arrivaient pas moins généralement avec une fièvre périodique, d'un type double-tierce, souvent pernicieuse, quelquefois irrégulière et accompagnée de symptômes *bilieux* et *gastriques*, *ataxiques* ou *adynamiques*.

Après avoir considéré la nature de la maladie, et pris les

---

(1) *Village distant de 5 à 6 lieues de Seminara.*

(2) *Colline très-élevée, a une demi-lieue de Seminara.*

(3) *V.* Icard *higiène militaire.*

avis des médecins de l'arrondissement, j'adoptai la méthode générale de traitement qui suit, et de laquelle j'eus lieu d'être satisfait: dès qu'un chasseur arrivait à l'hôpital régimentaire, je lui débarrassais les premières voies, par le tartrite antimonié de potasse (émétique), et l'usage d'une potion solutive, si le cas l'exigeait. Souvent la maladie échouait à ces simples secours généraux; lorsqu'elle présentait un caractère pernicieux j'administrais de suite le quina en poudre, selon la méthode de VERLOFF (1); en donnant une demi-once de plus, plutôt que de moins, pour ne point encourir le risque de ne point fixer la fièvre, et de la voir exaspérer; car les faibles doses n'étant point suffisantes pour fixer la fièvre, elle augmente de plus en plus jusqu'à ce qu'on ait donné une dose convenable pour la couper. Deux onces, divisées en six paquets, suffisaient pour parer à sa nature pernicieuse; et celles qui résistaient à ce traitement, perdaient au moins leur caractère insidieux, et rentraient dans la classe des intermittentes dites *chaudes*.

Je permettais aux malades de boire à la glace selon la méthode napolitaine, et de faire usage des bains tièdes et à une température même au-dessous. Dans la force de la fièvre, je faisais mouiller des draps de lit dans l'eau commune, avec lesquels j'ordonnais d'envelopper ceux des malades qui ne pouvaient avoir place dans les bains. Ce double moyen les soula-

---

(1) *Les rapports fréquens que nous pouvions avoir avec la Sicile, donnèrent la facilité à monsieur le Colonel commandant le régiment, d'avoir du quina rouge*, cinchona oblongifolia, MUTIS, *communément dit* de Santa-Fè, *vu qu'il abonde plus* à Sante-Fè *de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade.*

geait extrêmement, et ils éprouvaient la plus grande satisfaction de leur usage. Il fallait cependant trouver un médicament qui eût la double propriété, et de régulariser les fièvres intermittentes, pour être à même de donner le quina à propos, et de détruire ce caractère de chaleur *sèche*, *aride* et *brûlante*, qui faisait le désespoir des malades ; quoique je leur permis, comme je viens de dire, les boissons froides et les bains tièdes, même au-dessous de cette température, l'emploi de la poudre de JAMES, dite *anglaise*, eut ces précieux avantages, sur-tout celle préparée selon la méthode du docteur CYRILLO (1), et remplit mon attente. Cette préparation n'est pas si active que celle du Docteur Anglais, et est plus avantageuse aux peuples des pays chauds ; c'est ce que le Docteur Napolitain assure dans l'ouvrage déjà cité, sans doute parce qu'ils sont doués d'une excitabilité plus exaltée, et d'une plus grande sensibilité dans les systêmes de la vie. On en donne à la dose de dix jusqu'à trente grains, divisés en trois

---

(1) *Composition de la poudre de* JAMES, *d'après le procédé du Docteur* DOMINIQUE CYRILLO, *médecin Napolitain :*

℞. *Soufre doré d'antimoine et de corne de cerf rapée parties égales.*

On met le tout dans un creuset, bien couvert par un autre, et on procède à la parfaite calcination ; celle-ci terminée, le tout se réduit en poudre impalpable, et se conserve pour l'usage, étant enfermé hermétiquement. Sa dose est ordinairement de dix à vingt grains ; on en donne également aux enfans et aux femmes, de quatre à huit, et même à douze grains etc. etc. (V. les observ. du D. CYRILLO, *publiées dans un opuscule à ce sujet).*

parties égales, et donnée le matin à jeun, délayée dans un verre de boisson aqueuse froide, ou de température ordinaire, et dans l'intervalle de trois à quatre heures.

Lorsqu'on donne ce remède, on doit faire attention, 1.° que le malade soit à jeun, et que les premières voies soient libres; 2.° qu'il soit dans la rémission de la fièvre; 3.° qu'il ne fasse usage d'aucun aliment solide pendant les 24 heures qui suivront cette poudre antimoniale, mais prendre seulement des boissons aqueuses et des bouillons légers. Il est d'autant plus essentiel d'observer strictement uue diète aqueuse le jour de son administration, que l'usage des alimens solides compromet la vie du malade. J'en ai vu plusieurs cas.

Cette préparation antimoniale produit son effet, en occasionnant des sueurs générales, huit, dix heures, et quelquefois plus tard après l'avoir prise. Elle ramène le calme et la tranquillité, tant en faisant disparaître cet état de chaleur, de sécheresse et d'aridité, qui accompagnent le paroxisme de la plupart de ces fièvres, qu'en les régularisant.

Par l'usage de cette simple préparation l'on a donc le précieux avantage de réduire les fièvres *chaudes* à leur période de *froid*, de *chaud* et de *sueur*, et de régulariser celles qui sont de nature irrégulière. On est quelquefois obligé d'en donner deux et même trois doses pour arriver à ces heureux résultats. L'embarras des premières voies fait manquer son effet, car elle devient purgative : les sueurs générales qu'elle occasionne, produisent une détente de tout le système dermoïde, en procurant le plus grand soulagement aux malades. Elle est suivie d'un sommeil doux et tranquille. On doit rester au lit le jour de son administration; elle procure parfois des évacuations alvines.

En suivant avec attention les divers préceptes que je viens d'établir, l'on est sûr de n'éprouver aucun inconvénient de son usage. La dose varie en raison de l'âge et de la constitution du sujet. C'est un service à rendre à l'art médical, que de publier ses effets salutaires. On parvient même quelquefois à détruire de vieilles fièvres habituelles et quartes, des douleurs rhumatismales et arthritiques; c'est ce que j'ai eu lieu d'observer. (V. à cet égard l'ouvrage déjà cité).

Sur plus de 1800 malades traités à l'hôpital régimentaire de *Seminara* pendant les mois de juillet, août et septembre et une partie d'octobre, plus de cinq cents ont fait usage de cette poudre et avec la plus grande satisfaction.

Tout le corps d'officiers, à l'exception de trois à quatre, furent atteints de la maladie; la plus grande partie de ces messieurs éprouvèrent même des rechûtes, mais guérirent, à l'exception de trois qui moururent à Naples, tant par l'effet des fréquentes rechûtes, que par celui des obstructions chroniques dans les viscères abdominaux, qui ont ramené chez ces braves camarades un état *cachétique*, et par suite des *hydropisies* qui les ont conduits au tombeau.

Je ne dois point oublier que je me suis fort bien trouvé des frictions faites sur les *hypocondres*, préparées avec une solution d'opium, dans de la salive ou du suc gastrique, à laquelle on ajoutait une solution de tartrite antimonié de potasse, pour combattre les empâtemens du foie, de la rate et du mésentère. Sans doute que cette préparation avait la propriété d'animer les forces vitales de ces viscères, et d'occasionner, par-là, la solution de leurs engorgemens. N'ayant pas alors connaissance de la méthode du docteur GIANNINI de Milan, pour appaiser le paroxisme des fièvres périodiques, au

moyen du bain froid, à l'instant de la chaleur de la fièvre: je n'ai pas été à même d'en essayer les avantages, dans ces fièvres qui étaient accompagnées d'une chaleur extraordinaire et brûlante.

Cette terrible maladie atteignit tout le régiment. C'était une calamité publique que de voir des compagnies de 70 à 80 hommes, réduites à 5 et 6; aussi dès le mois d'août fûmes-nous obligés d'évacuer sur Monteleone, vu l'encombrement de nos établissemens hospitaliers; et malgré les soins les plus paternels que nous ayons pu prendre, nous n'avons pas moins eu la douleur de voir périr, dans cette saison fatale, plusieurs centaines de braves, qui avaient affrontés de sang froid les dangers des combats avec la plus grande intrépidité. Le nombre des morts pendant cette saison d'été, à l'hôpital régimentaire, fut de soixante-six.

L'exposé que je viens de tracer, est l'analyse d'un rapport que je fis sur cette fièvre périodique à Messieurs les Inspecteurs Généraux du service de santé, ainsi qu'aux officiers de santé en chef de l'armée de Naples.

De la dyssenterie muqueuse guérie par l'usage des pilules d'angustura (1).

Cette maladie est souvent le fléau d'une armée, et il ne se passe aucune saison d'automne, sans que les hôpitaux militaires de première et de deuxième ligne, n'éprouvent de ces affections contagieuses. La température humide et pluvieuse, la longueur

---

(1) *V. sur cette substance, la matière médicale d'*ALIBERT *tom.* 1, *pag.* 80.

et les fraicheurs des nuits, la suppression de l'insensible transpiration (cause la plus commune), l'usage des mauvais fruits, occasionnent souvent de mauvaises digestions; enfin, une prédisposition à cette maladie, par l'état de faiblesse et de langueur, où se trouvent souvent les soldats après des maladies d'été, sont les causes les plus communes qui y donnent lieu. Elle devient souvent contagieuse, et sa propagation est d'autant plus grande dans nos hôpitanx militaires, tant par la facilité qu'ont les militaires de communiquer ensemble par toute sorte de moyens, que par le défaut de propreté et par l'encombrement qui règne ordinairement dans ceux de première et de deuxième lignes.

L'écorce d'*angustura* me présenta un moyen sûr pour arrêter un flux qui entraîne souvent le malade au tombeau par l'état d'inertie, où est réduit le tube intestinal. L'écorce de *simarouba* est trop coûteuse, et la consommation trop grande, pour qu'on en permette l'usage dans les hôpitaux militaires.

En novembre et décembre de 1807. étant en Calabre avec le régiment, j'eus lieu de traiter plusieurs centaines de militaires atteints de cette maladie à l'hôpital militaire de *Seminara*, où j'étais chargé en chef du service de santé. Cet hôpital fut établi à l'occasion de l'expédition sur *Reggio* et du siège du château de *Scilla.*

Ce flux dysentérique était en général de nature muqueuse, accompagné d'un abattement général et de fièvre; la physionomie tirée et abattue, la bouche sèche et mauvaise, la langue couverte d'un limon jaunâtre, soif, douleur de ventre, tenesme, sécheresse et chaleur dans tout le systême dermoïde, urines rarés et insomnies : tels sont les principaux symptômes qui l'accompagnent.

Le grand nombre des malades que l'on a à traiter dans les hôpitaux militaires, joint aux moyens simples dont il faut se servir, oblige d'adopter des méthodes générales de traitement pour combattre la constitution des maladies régnantes. J'adoptais donc le plan général de traitement qui suit, sauf les modifications que les circonstances pouvaient exiger. Ayant mis le malade à l'usage d'une boisson délayante, et prescrit un vomitif composé en général avec *dix* grains d'ipécacuanha et *un* grain de tartre émétique; je faisais passer le lendemain une légère potion solutive, si l'état des premières voies l'exigeait. Les alimens consistaient dans un ris à l'eau, matin et soir, avec un demi-verre de bon vin du pays. La boisson ordinaire était composée d'une infusion de camomille Romaine (plante très-commune, et très-usitée dans ces contrées), à laquelle j'ajoutais par pinte un gros de *laudanum* de SYDENHAM; j'avais soin de faire aciduler, par l'acide acéteux, les boissons de ceux des malades qui étaient les plus altérés, en recommandant de ne prendre cette boisson que peu-à-la-fois; J'ordonnais des demi-lavemens, matin et soir, préparés avec une décoction de *son*, ajoutant dans chacun d'eux un gros de *laudanum* pour les malades qui étaient le plus travaillés de *tenesme* et de douleurs d'entrailles: ces petits bains locaux procuraient de grands soulagements. Je donnais en général à chacun des dysentériques un léger parégorique, composé d'un demi-gros d'électuaire *diascordium*, y ajoutant après deux jours de son usage, un demi-grain *d'extrait aqueux d'opium*. Je secondais ces divers secours, de fomentations émollientes et de bains tièdes; ou ce qui est plus commode dans les hôpitaux et moins dangereux, de draps mouillés dans l'eau tiède, avec lesquels on enveloppe le malade; sauf à

réitérer ce moyen si le besoin l'exige. Ces derniers secours apportaient de grands soulagemens, tant à ceux qui étaient travaillés de douleurs d'entrailles, qu'à ceux qui étaient tourmentés de chaleur et de sécheresse à la peau. Ce n'était qu'à l'époque, où tous les symptômes avaient disparu, et qu'il ne restait que le flux et une grande faiblesse, que je les mettais à l'usage de l'*angustura*.

Je commençais par une dose de 8 à 10 grains par jour, réduite en poudre et mise en pilules en l'incorporant avec quantité suffisante de conserve de rose, ou autre de cette nature, au nombre de trois, quatre ou cinq.

J'augmentais le régime alimentaire en raison de la disparition des symptômes, en accordant du ris au gras et au lait, des oeufs durs, mangés avec le vinaigre, quelque fruits cuits, du rôti, et quatre onces de vin matin et soir. L'usage des pilules toniques *d'angustura*, continuées trois ou quatre jours, suffisaient en général pour fixer ce flux, de concert avec le régime auquel était assujetti le malade.

Ce n'est que vers le 11.e ou 12.e jour du traitement qu'ils étaient délivrés de cette terrible maladie ; aussi à cette époque étaient-ils envoyés dans la convalescence du corps d'armée, pour y attendre leur parfait rétablissement.

Il est bon d'observer qu'il y a eu des malades qui ont pris jusqu'à trente grains par jour de la poudre d'*angustura*. Ceux des malades, qui résistaient à ce traitement, étaient évacués sur la petite ville de *Tropea*, avantageusement située, avoisinant la mer. Ce mode de traitement eut les meilleurs résultats ; car pendant les deux derniers mois de l'an 1807. que dura cette constitution dysentérique, j'en eus plus de 400 entièrement guéris. Telle est l'analyse d'un rapport que j'adressai à ce sujet, aux officiers de santé en chef de l'armée.

Des avantages du vésicatoire, et du cautère actuel, dans les douleurs rhumatiques, chroniques, appliqués sur la partie douloureuse.

Le grand nombre de militaires que nous avons eus à traiter de cette pénible maladie dans les hôpitaux de l'armée, pendant le cours d'une si longue guerre, nous a mis à même de l'observer avec attention ; car notre manière de guerroyer dans toutes les saisons, n'a pas peu contribué à la rendre plus fréquente.

Les affections rhumatismales que j'ai eu lieu d'observer, étaient généralement de nature *chronique*; ainsi, tandis que par des médicamens qui ont la faculté d'agir sur le systême dermoïde, et des excitans donnés intérieurement pour ranimer les fonctions de la vitalité, j'ai localement, au moyen de vésicatoires, tâché de reveiller les forces vitales des parties, et je suis parvenu à dissiper la névralgie. Lorsqu'elles résistaient à l'emploi réitéré des moyens épispastiques, je fesais usage du cautère actuel, en appliquant plusieurs boutons de feu sur les principaux points de la partie malade.

Je pense que le cautère actuel agit dans cette circonstance comme remède perturbatif dans l'affection rhumatique, 1.° par le sentiment d'une douleur différente qu'il occasionne; 2.° par les modifications physiques qu'il apporte dans le tissu même des parties; 3.° par les changemens qu'il imprime aux mouvemens des forces vitales; 4.° enfin, en rétablissant l'équilibre entre le systême nerveux et musculaire, vu que les forces de ce dernier prédominent en raison inverse de la faiblesse du premier.

Car, ces sortes de névroses chroniques sont en général le-

résultat des pluies, fraîcheurs et humidités qu'on a essuyées dans les bivouacs, marches de nuit etc., et elles surviennent presque toujours sur les points du corps qui ont été le plus en contact avec le sol humide, la pluie, le courant d'un vent frais etc., toutes causes énervantes et susceptibles d'affaiblir le principe de la vie.

Si l'usage du vésicatoire est si avantageux dans cette affection, ne pourrait-on pas dire que la partie rhumatismale étant excitée en moins, il y occasionne une excitation en plus, d'où résulte le juste et parfait équilibre dans les solides et les fluides de la partie malade; et de-là, la disparition de la douleur? Si la partie est sujette à de fréquentes rechûtes, on doit l'attribuer à une faiblesse radicale, occasionnée par les causes qui y ont donné lieu, à un état d'habitude, joint au peu d'attention que les malades mettent à la combattre, ainsi qu'au peu de soins prophylactiques; ne se préservant point de toutes les causes débilitantes susceptibles d'occasionner des récidives de la maladie. Je suis loin de partager l'opinion du professeur JOSEPH PASTA de Bergame, en croyant que c'est le mécanisme de la nature qui guérit cette maladie, et que tous les traitemens sont inutiles (1). Combien cette manière de voir n'est-elle pas démentie par l'expérience? A l'égard de ceux qui désireront connaître, dans de plus grands détails, l'histoire de cette maladie, je ne puis mieux faire que de leur conseiller la lecture de l'ouvrage sur ce sujet du savant BARTHEZ dans son traité sur la goutte (2).

---

(1) *V. tolérance philosoph.* mali cronici.

(2) *V. traité des maladies goutteuses tom.* 1 *et* 2.

De la pustule maligne, observée en Calabre, et traitée avec succès par l'application du feu (cautère actuel).

Dans les grandes chaleurs de l'été, il règne en Calabre un exanthême connu sous la dénomination de *pustule maligne* (feu persique, bouton malin); elle attaque ordinairement les personnes du peuple qui mangent de mauvaises viandes de brebis ou autres semblables, les bouchers, les pâtres, et ceux qui soignent les troupeaux en maniant leurs dépouilles. Elle vient ordinairement sur les parties que celles-ci touchent; je n'ai eu lieu de l'observer qu'aux extrémités supérieures. Elle est peu commune dans les pays tempérés de la France, à l'exception de la Bourgogne, où elle étend quelquefois ses ravages, et l'on en doit une descriptiou à MM. ENAUX et CHAUSSIER (1), ainsi qu'au docteur BAYLE qui l'a vue régner épidémiquement dans le département des Basses-Alpes (2). Combien les progrès et les dangers de cette terrible maladie ne sont-ils pas plus rapides et dangereux en Calabre qu'en France? C'est une des loix de la nature animale, que la vie est beaucoup plus active dans les pays chauds, et que les maladies y parcourent également leurs périodes avec plus de rapidité et plus de danger. Si l'on temporise jusqu'au cinquième et sixième jour de l'invasion de la pustule maligne sans employer le feu, elle ne donne plus aucun espoir de guérison. En France, quelque-fois

---

(1) *V. Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne; Dijon* 1785.

(2) *V. sa dissertation inaugurale, soutenue à l'école de médecine de Paris, en* 1803.

la nature se suffit à elle-même; mais dans la grande Grèce il faut toujours employer le cautère actuel et de bonne heure, si on veut la dompter et ne point voir périr malheureusement son malade. Dans l'été de 1807. j'eus lieu de l'observer sur huit chasseurs du régiment, dans le courant des mois de juillet et d'août; cinq d'entr'eux se firent appliquer le feu par les chirurgiens des villages où ils se trouvaient détachés, le lendemain de l'apparition de la maladie; chacun était en garde contre elle d'après les instructions que j'avais données à cet égard. Les autres trois furent cautérisés par moi à l'hôpital régimentaire. Tous les huit furent guéris; et après la cautérisation la maladie a suivi ses périodes comme un plegmon, jusqu'à parfaite guérison. D'après les renseignemens que j'ai pu prendre, il paraît qu'il n'y a eu que ceux des chasseurs qui ont écorché et manié les dépouilles des brébis qui ont eu la pustule; car plus de deux-cents ont eu occasion de manger de cette viande sans qu'ils aient éprouvé la moindre incommodité de ce genre.

La pustule est de figure ronde, grande comme une monnaie d'un franc, quelquefois plus ou moins; elle s'annonce par de fortes démangeaisons dans la partie où elle doit paraître, et se compose de plusieurs petites phlyctènes remplies de sérosité plus ou moins jaunâtre.

Lorsque par la grande démangeaison que l'on ressent, on déchire quelques-unes de ces phyctènes en se grattant, il survient de suite des escarres. La partie affectée est presque sans chaleur, ni rougeur; privée de sa sensibilité ordinaire, engourdie et accompagnée, dans les premier et troisième jours, d'un gonflement pâteux, d'un aréole d'un rouge pourpré; par les symptômes qui accompagnent la pustule maligne, l'on voit

combien elle a la propriété d'anéantir le principe de la vie, et de le poursuivre jusqu'à son entière destruction; à cette époque la maladie est encore détruite par le feu. On ne peut avoir, dans ce pays, d'autres renseignemens des gens de l'art, parcequ'on fait toujours échouer la maladie au moyen du feu, appliqué de bonne heure. Le sieur *Fabri*, cantinier du régiment, succomba de cette maladie par la négligence qu'il mit à traiter sa pustule; car ce ne fut que le cinquième jour de son invasion qu'il m'envoya chercher; dès ce moment je fis part de mes craintes à Madame son épouse; on s'était contenté de lui mettre des onguens et des cataplasmes. Malgré les soins les mieux entendus, tant des docteurs du pays que de ceux de *Palmi*, nous ne pûmes empêcher la marche rapide de la maladie; et il succomba du onzième au douxième jour de son invasion. A l'époque où je le vis, sa pustule, placée à la partie inférieure et interne de l'avant-bras droit, était accompagnée d'une escarre large comme un franc, l'aréole qui l'entourait, était d'un rouge brun; l'extrémité était engourdie et un peu insensible; la fièvre s'était déclarée depuis la veille; le malade se plaignait de lassitude et de prostration de forces; perte d'appetit et beaucoup d'inquiétude; malgré la cautérisation même réitérée, et l'usage des excitans, tant intérieurement que localement, on ne vit aucun amendement dans les symptômes, puisqu'il ne firent que s'accroître, jusqu'à l'instant de la mort. Ce n'est qu'en détruisant le venin délétère et terrible, dans lequel réside la cause de la *pustule maligne contagieuse*, comme dit le professeur RICHERAND (1), qu'on assure la guérison de la maladie. Quelle est sa nature? Je pense qu'on n'est pas plus avancé à cet égard que dans la connais-

(1) *V. sa nosographie tom.* 1, *deuxième edition*, *p.* 130.

sance des autres virus. Heureux, que des signes sûrs nous la fassent reconnaître, et qu'au moyen d'une cure empyrique nous puissions la guérir! En suivant cette maladie l'on voit que le principe de la vie s'éteint peu-à-peu, abandonne même entièrement le membre affecté; la pustule se change en escarre, l'aréole se couvre de phlyctènes gangreneuses, l'engorgement pâteux devient de couleur plombée, augmente chaque jour, et atteint même jusqu'à la région précordiale; le membre affecté est froid et privé de vie du neuvième au dixième jour de la maladie. La fièvre augmente, le malade tombe dans un tel état d'anéantissement qu'il devient presque insensible aux différens *stimulus* qu'on peut lui donner. L'oppression survient, et l'on voit mourir le malade comme suffoqué. Le membre se mortifie; et peu d'heures après la mort, l'individu est couvert de taches pourprées dans toutes les parties de son corps. Voilà ce que j'ai observé chez le malheureux et infortuné *Fabri* qui fut victime de sa négligence et de l'horreur du feu.

On voit par-là combien les voyages et l'observation exacte des maladies qui règnent dans chaque contrée et dans chaque constitution médicale, sont propres à agrandir et à éclairer les connaissances du médecin dans l'exercice de ses nobles fonctions, sous le double rapport de la science tant théorique que pratique; aussi le divin HIPPOCRATE, qui suivit les armées pendant les nombreuses campagnes où il servit, exige-t-il que les jeunes médecins les suivent comme une carrière féconde en occasions d'observer et de s'instruire (1).

Je suis fâché que les bornes de cette dissertation ne me permettent pas de faire connaître les avantages du *quin-*

---

(1) *V. Lib. de med. de officic. med., et passim.*

quina, dans la fièvre *rémittente insidieuse* (1), qui accompagne ordinairement les grandes plaies d'armes à feu et autres, ainsi que ses différentes complications; de l'emploi heureux du *cautère actuel*, appliqué sur la plaie même, dans les premiers temps du *tétanos traumatique*, secondé de l'usage des stimulans et des opiacés; du succès des *vésicatoires*, plusieurs fois réitérés, mis sur les bubons vénériens, durs, indolens et squirrheux, ayant résistés aux différens traitemens, en secondant ce moyen avec des cataplasmes émolliens; de la *méthode Napolitaine*; ou l'application du *cautère actuel*, dans l'ouverture des bubons syphilitiques, de nature froide et indolente, préférable à celles du *cautère potentiel*, et de l'instrument tranchant, et que j'ai eu lieu d'employer avec des avantages marqués, surtout en 1806., lorsque j'eus l'honneur d'être chargé, à Naples, du service de santé de l'hôpital militaire de S. *Jean-Carbonara*, destiné au traitement des vénériens de l'armée: ainsi que de la prompte guérison de *l'affection putride des gencives*, improprement nommée scorbutique, maladie locale et très-commune chez le soldat, opérée avec une simple

(1) *C'est principalement dans cette complication où on peut dire, avec l'illustre* Pierre Franck, non minus chirurgia medico, quam medicina chirurgo opus est; male ex hominis superficie, vel interna, vel externa, unius scientiae, desumpta fuit divisio. *V.* epitom. de cur. febr. *pag.* 26. *Combien la vie des blessés est compromise, lorsqu'elle n'est pas reconnue par l'homme de l'art!*

dissolution de *sulfate* (*vitriol*) de *fer* ou de *cuivre*, dans l'eau commune employée plusieurs fois chaque jour (1).

---

(1) *Je me suis fait un devoir de répondre, dans le tems, aux vues du Gouvernement, en rédigeant un recueil d'observations médico-chirurgicales, où les diverses méthodes de traitement, exposées dans ce mémoire, sont relatées, en l'envoyant au conseil de santé des armées par la voie de M. Vernet, à cette époque chirurgien en chef de l'armée d'Italie.*

PROPOSITIONS GÉNÉRALES.

CHIMIE.

I.

Les corps combinés en vertu de l'affinité de composition acquièrent des propriétés bien différentes de celles de leurs principes constituans ou composans.

II.

La chimie animale a ses loix propres, elle nous présente des résultats qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer d'après les loix d'affinité qu'on étudie sur la matière inanimée, son action étant modifiée par celle des loix vitales.

ANATOMIE.

I.

Les rapports de volume du système nerveux, avec le cerveau sont en sens inverse, chez l'homme et chez la plupart des quadrupèdes ; chez le premier, le cerveau est beaucoup plus volumineux que chez les autres, qui ont les nerfs bien plus remarquables par leur grosseur que les siens.

II.

Tout ce que nous savons sur le cerveau de l'homme se réduit à des notions assez exactes sur sa conformation extérieure, sa couleur, sa densité, et sur l'arrangement des différentes sub-

stances qui entrent dans sa composition; mais le secret de sa structure intime est encore un mystère qui ne nous sera pas de si-tôt dévoilé.

PHYSIOLOGIE.

I.

Les forces vitales qui agissent dans toutes les parties du corps, ont entr'elles cette liaison universelle qui forme l'unité du corps vivant, et ont de plus, dans divers organes, des communications particulières qui constituent la sympathie de ces organes.

II.

La sympathie des forces vitales des organes, ne doit point être confondue avec leur *synergie*; car il est très-important, dans l'exercice de la médecine, de bien distinguer les phénomènes qui sont la suite des sympathies des forces vitales, de ceux qui dépendent de la *synergie* de ces mêmes forces.

MATIÈRE MÉDICALE.

I.

Parmi les préparations antimoniales, celle qui est connue sous la dénomination de *tartrite antimonié de potasse* (*émétique*) tient un des premiers rangs dans la matière médicale; puisqu'elle est considérée comme un médicament héroïque, vu la faculté qu'elle a sur les propriétés vitales de l'estomac, vu qu'elle excite le système dermoïde par rapport de sympathie, et qu'elle occasionne mécaniquement des secousses souvent salutaires, tant sur le système des solides que sur celui des fluides.

II.

Le cautère actuel sagement administré, est un des moyens les plus salutaires que puisse offrir la thérapeutique dans plusieurs maladies redoutables, telles que douleurs réfractaires, rhumatismes chroniques, sciatique, mal vertébral, pustule maligne, anthrax, paralysies, plaies envenimées, ulcères putrides, spasmes etc., tant par les modifications physiques qu'il apporte dans le tissu même des parties, que par le changement qu'il imprime aux mouvemens des forces vitales.

HYGIÈNE ET MÉDECINE LÉGALE.

I.

De toutes les vicissitudes météorico-atmosphériques, celles auxquelles est plus sensible le militaire, et qui lui sont le plus nuisibles, sont celles du chaud au froid, du froid au chaud, et celle enfin qui est chaude et humide : il est donc du ressort de l'hygiène militaire d'employer dans ce cas, de puissans secours prophylactiques.

II.

Parmi les maladies plus fréquemment simulées par le soldat, on doit compter sur-tout, l'hémoptysie, l'épilepsie, la surdité, l'aphonie, les douleurs dans différentes parties du corps, les ulcères réputés chroniques et incurables, la claudication par suite de rétraction musculaire, l'incontinence d'urine, l'amaurose etc., lesquelles ne peuvent être constatées que par leur vrai diagnostic.

INSTITUTIONS THÉORICO-PRATIQUES.

I.

Tout traitement qui n'est point appuyé sur la connaissance de la *diathèse*, doit être regardé comme empyrique.

I I.

Dans les flux dysentériques qui surviennent ordinairement en automne, lorsque les douleurs coliques ont cessé, que la fièvre n'a plus lieu, que les fonctions de la peau se rétablissent, le devoyement qui reste, n'étant l'effet que d'un état habituel ou d'un défaut de ton du tube intestinal, cède avec le plus grand succès par l'usage des pilules toniques d'*angustura*, médicament qui a la faculté d'agir sur les propriétés vitales de l'estomac et du tube intestinal, secondé d'un régime approprié.

V. Balbis.

V. Bellardi.

Vu, permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Turin,
P. BALBE.

